

**L'Année terrible - Deux tomes- 1870- mars 1871 et mai-juin 1871 de  
Pierre MILZA (PERRIN-2009)**

« Il est moins difficile de former une  
République sans anarchie qu'une  
monarchie sans despotisme. »

Lazare Carnot (1804)

Il faut féliciter Pierre Milza et l'encourager à persévérer dans sa réécriture de l'Histoire, d'une histoire, au demeurant, bien connue, mais qu'il a l'art de synthétiser par une remarquable documentation. En clair, Pierre

- 20 -

Milza doit savoir que la lecture de son *Année terrible* est toujours d'un extrême intérêt, sans doute et d'abord parce que la rédaction en est agréable et la culture sans faille.

Il vient de publier, en deux volumes, une histoire de *l'Année terrible* (1870-71), accumulations de malheurs qui auraient du avoir raison de la France. Pourtant, elle, résistera et trouvera le sursaut dans son peuple et dans une poignée d'hommes d'exception, Républicains de la première heure, forgés et aguerris par une opposition de vingt ans. Quel pays, quel peuple, quelle nation aurait pu résister à une telle série d'épreuves et de désastres.

la défaite de l'armée impériale après un mois de guerre, le siège de Paris pendant quatre mois de famine, de mortalité dévastatrice, de bombardements, la défaite, encore, de l'armée de Défense nationale, ultime sursaut, mur des poitrines dressé en vain devant l'envahisseur, après le sacre de la Galerie des glaces, enfin, dix semaines d'enfermement du Paris de la Commune, achevé par la semaine sanglante.

Le siège de Paris qui suit immédiatement Sedan révèle le contraste entre les généraux de l'armée impériale, incompetents et défaitistes, après vingt ans d'esprit de cour, et les politiques, membres du Gouvernement de Défense nationale, les Jules Favre et autres Gambetta auxquels se joint Thiers, survivant de quarante ans d'engagement au service d'un régime dont la forme lui importe peu, pourvu qu'il respecte les libertés. C'est Jules Favre qui tente la négociation avec Bismarck et échoue, avant de signer les préliminaires de paix, le 28 janvier 1871. C'est Thiers qui, à soixantequatorze ans, entreprend une tournée des capitales européennes pour sortir la France de son isolement. C'est ce même Thiers dont le destin est de quitter Paris assiégé, en octobre 1870 ; déjà, le 21 février 1848 et surtout, le 18 mars 1871, quand la Commune s'empare de Paris. C'est encore lui qui rentre, après la semaine sanglante, dans un Paris dévasté par les destructions et l'hécatombe d'une répression qui fait 20.000 morts. Avant Thiers, chef du Gouvernement après les élections du 8 février 1871, le Gouvernement de Défense nationale révèle, sous la plume de Milza, ses divisions entre les ministres restés à Paris et Gambetta qui dirige la Délégation de Tours. On découvre la fracture qui précède les élections du 8 février, la tentation autoritaire du tribun qui n'y cèdera pas.

Les deux premiers actes de cette tragédie française (le désastre de la guerre impériale et le siège de Paris) sont suivis d'un troisième acte, paroxysme tragique et structure du second tome de Milza, la Commune de Paris. La narration n'est pas idéologique sur un sujet qui a rarement échappé aux préjugés. Elle est compassionnelle et permet de mieux comprendre le drame qui se noue le 18 mars et qui tient au sentiment de trahison dont est victime le peuple de Paris. Il y a d'abord

les accords de paix qui autorisent l'entrée de l'armée allemande, pendant 48 heures, dans un Paris qui a résisté pendant quatre mois de siège. La population de Paris a déjà retiré un sentiment de trahison, après l'inertie de Trochu et ses sorties, aussi inutiles que meurtrières. S'ajoutent, enfin, le souvenir de juin 1848 et des 5.000 morts de la répression. Les deux généraux, fusillés le 18 mars, point de départ de la Commune, en tentant d'enlever les canons de Montmartre, vont payer pour ce désespoir du peuple de Paris : Thomas qui a participé à la répression de - 21 - 1848, et qui a commandé la Garde nationale de Paris pendant le siège, Lecomte qui a servi sous Trochu. Milza raconte les 70 jours du bateau ivre de la Commune, ses officiers chamarrés, à ceinturon et glands dorés ou rouges, ses obédiences blanquiste, proudhonienne, internationaliste qui divisent le Conseil de la Commune, les commissions créées en son sein, avec Courbet à la présidence de celle des Beaux-Arts. L'engagement de Courbet ne fait pas de doute, en particulier dans la destruction de la colonne Vendôme. C'est lui qui réclame l'application du décret, ce qui est pris le 5 mai. La chute de la colonne relève d'une sorte d'apocalypse, annonciatrice d'une terrible surenchère de violence. Thiers en porte-t-il la responsabilité ? L'abandon de Paris aux insurgés, c'est le plan de Thiers, refusé par Louis-Philippe, en 1848. Le refus d'échanger Blanqui, insurgé emblématique pour la Commune, contre l'archevêque de Paris, Mgr. Darboy, finalement fusillé, c'est encore Thiers. L'exécution sommaire des communards pris les armes à la main, c'est la responsabilité des généraux qui entendent venger le massacre de Lecomte et Thomas. On ne peut soupçonner, aujourd'hui, la violence des insurrections et combats de rue, dans le Paris du XIX<sup>ème</sup> siècle. Il faudra le paroxysme de la répression communarde pour en finir avec une tradition de massacre, commencée sous la Révolution, continuée au XIX<sup>ème</sup>, jusqu'à ce petit matin du 26 mai 1871 quand Paris s'éveille sur des ruines fumantes, dans une torpeur lunaire, rompue par les rafales des pelotons d'exécution et l'arrivée immédiate des touristes anglais. C'est cette insurrection de Paris, la dernière, la plus longue, la plus meurtrière que raconte Milza. Son *Année terrible* vaut la lecture.